

le désœuvrement et le manque de clients font tomber dans la misère et dans le découragement.

Au lieu du brillant avenir que ces jeunes gens avaient rêvé, ou que leurs parents avaient rêvé pour eux, on les voit traîner péniblement une vie qui ne devrait pas être la leur, et recourir quelquefois à des moyens peu dignes d'arracher leur part de procès, d'actes ou de malades.

Supposez ces mêmes jeunes gens dans l'industrie, les carrières mécaniques ou le commerce, avec moins de latin, par conséquent avec moins de prétentions, et avec plus d'instruction pratique, est-ce que le résultat ne serait pas cent fois plus consolant pour eux, pour leurs familles et pour l'honneur canadien-français.

Pour peu que ce système continue, dans dix ans nos domestiques sauront parler latin, décliner *rosa* et citer Virgile. En serons-nous mieux servis ?

Nous voyons avec bonheur l'Institut Canadien-Français se préparer à rouvrir ses intéressantes soirées, de même que le Cercle Littéraire et l'Union Catholique. Espérons que la jeunesse canadienne fréquentera avec autant de zèle que par le passé ces asiles d'exercices littéraires, religieux et oratoires.

Le Cercle Littéraire aura sa première Séance, samedi prochain, à 8 heures du soir : le lendemain, l'Union Catholique recommencera ses séances du Dimanche, suivies avec tant d'empressement par l'élite des jeunes gens de Montréal.

Nous recommandons aux lecteurs sérieux de l'*Echo* le beau travail de M. L. de Loménie du *Correspondant* sur Chateaubriand, en réponse à deux volumes d'amère critique publiés l'an dernier par M. Ste. Beuve.

ETUDE LITTÉRAIRE.

XI.

CHATEAUBRIAND ET LA CRITIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

Voilà treize ans que la postérité a commencé pour M. de Chateaubriand. Depuis treize ans le débat est ouvert sur cette grande renommée. L'homme auquel il fut donné de conquérir et de garder pendant presque

un demi-siècle l'admiration et le respect du plus mobile des peuples est maintenant livré par la mort à toutes les libertés de la controverse, et, par un contraste qui, porté à ce degré, offre peu d'exemples dans notre histoire littéraire, la critique, sauf de rares exceptions, se montre animée pour sa mémoire d'une sévérité proportionnée à l'enthousiasme qu'elle lui prodigua durant sa vie.

Dans les dernières années de M. de Chateaubriand, un Allemand a pu écrire sur lui la phrase suivante, qui était alors rigoureusement exacte : "*Ce vieillard inspire à tous les littérateurs français une vénération presque religieuse*" (fast göttliche Verehrung). A la même époque, un critique très-distingué, un protestant rigide, et, comme tel, non suspect d'engouement pour l'auteur du *Génie du Christianisme*, M. Vinet, tout en discutant avec une indépendance en ce temps-là peu commune les ouvrages de M. de Chateaubriand, disait de lui dans un cours professé à Lausanne : "M. de Chateaubriand n'a point d'ennemis, l'enthousiasme que son seul nom éveille à quelque chose d'affectueux, et il est une des rares exceptions à la règle qui veut que ce qui s'ajoute à l'admiration soit retranché de l'affection, parce que l'admiration crée une distance et que l'affection n'en connaît point."

Ce jugement se ressent un peu de la distance qui sépare Lausanne de Paris : vu de près, M. de Chateaubriand inspirait un sentiment qui, sans exclure l'affection, tenait cependant beaucoup plus de l'admiration et du respect ; mais l'exagération même de ce jugement, chez un critique indépendant et préservé par son éloignement de toute influence personnelle, suffit pour indiquer quelle était à cette époque la disposition générale des esprits à l'égard de M. de Chateaubriand.

C'est aussi durant la vieillesse si honorée de l'illustre écrivain qu'un critique éminent, M. Sainte-Beuve, au sortir d'une lecture des *Mémoires d'outre-tombe* à l'Abbaye-aux-bois, s'écriait dans la *Revue des Deux-Mondes* : "Embrassons, étreignons en nous ces rares moments, pour qu'après qu'ils auront fui ils augmentent encore de perspective, pour qu'ils dilatent d'une lumière magnifique et sacrée le souvenir. Cour de Ferrare, jardins des Médicis, forêt de pins de Ravenne où fut Byron, tous lieux où se sont groupés des génies, des affections et des gloires, tous Edens mortels que la jeune postérité exagère toujours un peu et qu'elle adore, faut-il tant vous envier ? et n'enviera-t-on pas un jour ceci ?"

Hélas ! si par hasard la postérité envie en effet le bonheur que ressentait alors si vivement M. Sainte-Beuve, si elle est portée, comme il le supposait, à s'exagérer ce bonheur, ce ne sera pas la faute du critique aujourd'hui très-désabusé. Les vœux que formait en 1834 M. Sainte-Beuve n'ont pas été exaucés ; au lieu de s'embellir par la perspective, au lieu de se dilater, comme il l'espérait, d'une lumière magnifique et sacrée, ses impressions sur M. de Chateaubriand se sont de plus en plus refroidies, rembrunies, et sur des points importants une rigueur, qui va quelquefois jusqu'à l'injustice, a remplacé un enthousiasme très-ardent.

En nous réservant de discuter quelques-unes des opinions contenues, soit dans le récent et remarquable ouvrage que M. Sainte-Beuve a consacré à M. de Chateaubriand, soit dans les *Causeries du lundi*, nous n'avons pas l'absurde prétention de lui faire un crime